

# Endorphine

## Les méandres de l'inconscient

Maxime Labrecque

Numéro 300, janvier 2016

Endorphine André Turpin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80904ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2016). Compte rendu de [Endorphine : les méandres de l'inconscient]. *Séquences : la revue de cinéma*, (300), 4–5.



*Dans le paysage cinématographique québécois, le dernier film d'André Turpin s'affirme comme marginal. L'expérience qu'il propose aux spectatrices et spectateurs est certes renversante, hypnotisante et singulière, mais le traitement de la question du temps, en soi fort complexe, oscille entre le didactisme et l'impressionnisme.*

MAXIME LABRECQUE

Dénominateur commun entre les trois histoires, cette hormone sécrétée dans des situations allant de l'orgasme à la peur témoigne encore de l'expérience proprement sensorielle que le film tâche de nous faire vivre.

L'idée de représenter le temps au cinéma est en soi fascinante. Exprimer les différentes conceptions du temps, au sein d'un médium qui doit nécessairement composer avec cette notion, peut déboucher sur d'intéressantes propositions. Bien entendu, ce n'est pas la première fois qu'un film explore les possibilités qu'offrent la narration non linéaire et le récit éclaté. Pour certains, ce style colle naturellement à l'histoire et provoque alors une expérience cinématographique hors du commun. Pour d'autres, ce procédé se résume à un effet de style qui vise à complexifier ou dynamiser une histoire simple dont le résultat final est souvent peu heureux. Christopher Nolan, notamment, possède

cette fascination pour la question du temps au cinéma et ses multiples déclinaisons. *Interstellar* (2014), en ce sens, explorait des concepts complexes qui défient notre conception classique du temps des horloges. *Endorphine* s'inscrit dans cette lignée. Pourtant, il ne s'agit pas du tout d'un film de science-fiction. On se range davantage derrière la bannière du cinéma expérimental, sans pour autant que l'œuvre soit aux limites de l'abstraction.

Le montage se permet de nombreuses pirouettes stylistiques qui peuvent déstabiliser les spectateurs, mais il les force surtout à penser autrement que par une logique causale. Le film adopte une structure en trois actes; trois tranches de vie qu'on découvre intrinsèquement reliées. En ce sens, le montage, dans la première partie, est davantage guidé par l'onirisme, le subconscient: on y retrouve une pléthore d'allers-retours qui brisent le flot chronologique et qui procèdent par associations d'idées. Or, si le film délaisse souvent l'aspect narratif pour une expérience plus sensorielle, on présente tout de même, en peu de temps, des concepts abscons de manière plutôt didactique. Ainsi, Simone, la conférencière de 60 ans, tâche de simplifier

Photo: Des questions qui ont rapport à la relativité et la temporalité



au maximum ces questions qui ont rapport à la relativité et la temporalité afin d'offrir aux spectateurs quelques clés de lecture. Même si ce passage accompagné de graphiques simplifiés au maximum est très bien fait et qu'il cadrerait parfaitement dans un cours en ligne sur Einstein, sa place dans le film se décale du reste, ce qui provoque un certain décrochage. D'une certaine manière, c'est un peu comme si Turpin n'avait pas complètement assumé le versant expérimental de son film. Ne sachant trop sur quel pied danser, une rupture dans le ton et dans l'atmosphère générale du film est alors provoquée. Paradoxalement, on vise l'abstraction et le cinéma expérimental, mais en même temps, on prend le spectateur par la main en proposant des explications très scolaires. Peut-être les bailleurs de fonds ont-ils exigé quelques explications supplémentaires, histoire que le projet rencontre un public plus large, mais la façon de le faire est malheureusement contre-intuitive et brise le rythme du film. D'une certaine manière, celui-ci devient alors trop cérébral et pousse le spectateur à absorber rapidement tout un bagage théorique, alors que le film se veut à tonalité impressionniste et, *a priori*, ouvert aux interprétations multiples. Ce n'est pas que le mariage soit impossible entre ces deux notions, mais dans le cas présent, force est d'admettre qu'il s'agit d'une stratégie qui, si elle demeure tout de même justifiable, produit un décalage. Il aurait aussi été appréciable de mieux équilibrer les histoires et de mettre l'accent sur la Simone de 60 ans, reléguée dans un

rôle explicatif et fonctionnel. Cela dit, la proposition de Turpin emprunte une voie encore pratiquement inexplorée dans le paysage du cinéma québécois. En ce sens, le risque qu'il a pris est à la hauteur du rôle de pionnier qu'il endosse, et c'est tout à son honneur.

Certains plans de caméra et effets de montage sont franchement impressionnants et parfois déroutants. La direction photo n'est pas signée par André Turpin mais par Josée Deshaies, qui avait précédemment travaillé avec Denis Côté, entre autres. Pour **Endorphine**, elle a opté pour la pellicule 35mm et elle avait comme défi de refléter l'intériorité des personnages par sa composition visuelle. À l'instar de Xavier Dolan, avec qui Turpin a développé une connivence artistique et professionnelle, le réalisateur se garde la prérogative de cadrer toutes les scènes du film, avant de laisser les commandes à sa directrice photo. Le passage le plus réussi est sans doute celui avec le personnage de Simone à 25 ans, enveloppé dans un climat oppressant, lourd et inquiétant. D'ailleurs, on ne peut passer sous silence le jeu de Mylène Mackay qui fascine par son authenticité. Perturbée, renfermée sur elle-même et asociale, elle suscite une inquiétante étrangeté qui déteint sur le spectateur. La majorité des scènes où on la retrouve se déroulent à l'intérieur, la plupart sous terre, dans des lieux peu éclairés et isolés, à l'instar de sa personnalité. Chose certaine: rarement a-t-on aussi bien filmé un stationnement souterrain. En soi, ce lieu hautement symbolique, qu'on pourrait assimiler au reflet du subconscient du personnage, est sombre, inquiétant, traumatique. Les scènes qui s'y déroulent sont empreintes de tension et on y ressent même un certain sentiment de claustrophobie. Le métro, l'appartement de Simone et son lieu de travail témoignent de son caractère refoulé, et il s'agit d'une belle trouvaille, perturbée par quelques plans plus oniriques mais légèrement moins réussis (pensons à l'hôpital métaphorique dans une ancienne usine, où les murs deviennent des cloisons de bureau).

Finalement, c'est peut-être dans le titre en soi qu'il est possible de trouver une piste de lecture intéressante. Dénominateur commun entre les trois histoires, cette hormone sécrétée dans des situations allant de l'orgasme à la peur témoigne encore de l'expérience proprement sensorielle que le film tâche de nous faire vivre. La musique, en outre, accompagne les séquences de façon organique et enveloppe celles-ci d'une atmosphère toujours appropriée, tantôt aérienne, tantôt angoissée. Dernier bémol: la fin du film qui, si elle tend une perche au spectateur, se termine tout de même de manière curieuse et abrupte. Malgré cela, **Endorphine** propose une expérience visuelle et narrative qui ne manquera pas de fasciner bien des spectatrices et spectateurs qui aiment décortiquer les rouages d'un film polysémique.

★★★

■ **Origine:** Canada (Québec) – **Année:** 2015 – **Durée:** 1 h 24 – **Réal.:** André Turpin – **Scén.:** André Turpin – **Images:** Josée Deshaies – **Mont.:** Sophie Leblond – **Mus.:** François Lafontaine – **Son:** François Grenon, Sylvain Bellemare, Bernard Gariépy Strobl – **Cost.:** Valérie Bélégou – **Dir. art.:** Emmanuel Fréchette – **Int.:** Sophie Nélisse (Simone à 13 ans), Mylène Mackay (Simone à 25 ans), Lise Roy (Simone à 60 ans), Guy Thauvette (Monsieur Porter), Monia Chokri (mère de Simone) – **Prod.:** Luc Déry, Kim McCraw – **Dist.:** Les Films Séville.